

LD 133 (16)

5^e Année (Nouvelle Série). — N^o 137.

Le Numéro : 0 fr. 75

28 Octobre 1918

le film

Hebdomadaire Illustré

Rédaction et Administration : 26, Rue du Delta, Paris (Téléphone : Nord 28-07)



⊙⊙⊙
**OLGA
BENEDETTI**
⊙⊙⊙

⊙⊙⊙
dans
**Jérusalem
délivrée**
⊙⊙⊙

PATHE FRÈRES

Retenez bien ce titre :

LA MAISON DE LA HAINE

?



Le Mardi 29 Octobre
à la présentation **PATHÉ**
la plus grande attraction du Cinéma

CHARLIE CHAPLIN

dans
UNE VIE DE CHIEN

Les anciens films de **CHARLIE CHAPLIN** ont été, jusqu'à ce jour, édités en France sous le pseudonyme de **CHARLOT**.

Les **Établissements PATHÉ FRÈRES** éditeront désormais ses nouvelles productions sous son nom véritable:

**CHARLIE
CHAPLIN**



PATHÉ FRÈRES, Concessionnaires





Petit Bob, Enfant trouvé

Comédie Dramatique en 4 Parties

avec

GEORGE BEBAN

PARAMOUNT PICTURES

EXCLUSIVITÉ GAUMONT



ÉDITION 29 NOVEMBRE

2 Affiches et Photos

COMPTOIR CINÉ-LOCATION
GAUMONT

28. RUE DES ALOUETTES T. V. V. TÉL.: NORD 40-97, 51-13, 14-23

ET SES AGENCES RÉGIONALES

MARSEILLE LYON TOULOUSE BORDEAUX NANTES
GENÈVE ALGER LE CAIRE

5^e Année — N^{le} Série N^o 137

Le Numéro : 0 fr. 75

28 Octobre 1918

Rédaction et Administration:
26, Rue du Delta
PARIS
Téléphone : NORD 28-07

ABONNEMENTS
FRANCE
Un an . . . 25 fr. | Six mois 13 fr.
ETRANGER
Un an . . . 30 fr. | Six mois 18 fr.

Desseins et Perspectives

Le Film... mais c'est la vie !

Le domaine du cinéma s'étend aussi vaste que celui de l'existence elle-même.
L'écran constitue pour l'historien, le savant, le peintre, le comédien, le touriste,
le plus précieux des collaborateurs.

Le film! c'était naguère une succession d'images tremblotantes, une distraction qui fatiguait la vue. Encadré d'une ombre immense, l'écran lumineux présentait à des spectateurs invisibles des tableaux criblés de petites taches blanches, de points menus et qui semblaient vivants tant ils étaient animés.

Peu à peu, le progrès et le choix aidant, on s'aperçut qu'il devenait un document, le reflet d'une époque et la représentation de la vie.

Cette photographie mobile illimitait notre horizon. Non seulement elle prenait à nos yeux une valeur indiscutable, quant au présent, mais elle devait servir à constituer des archives de la valeur la plus probante, celles que nos enfants et nos petits-enfants consulteront. On dit actuellement: « J'ai vu cela au cinéma », et la formule n'est pas d'un grand intérêt. Mais on verra dans vingt ans avec émotion, passer les images de la grande guerre. Les commémorations officielles useront de ces documents. On saluera les régions dévastées, les troupes en marche pour les reconquérir. Tout l'effort d'une race et d'un idéal

revivra. Heureux à cette époque ceux qui pourront dire: « J'étais là! »

Mais à d'autres points de vue plus simples, le film intéresse tout le monde, et jusqu'aux peintres et aux historiens. Flaubert avait horreur des illustrations, mais parce qu'elles éloignent la vérité, en ayant l'air — et quelquefois la prétention — de la rapprocher, de l'imposer à l'esprit dans ses détails les plus précis. Cette vérité, le cinéma la conserve: il éternise le détail et le mouvement.

Si les « paysagistes » veulent voir les ressources que leur apporte le cinéma, les nouvelles et admirables « mises en toile » que proposent l'inattendu et la mobilité de l'écran, s'ils y reconnaissent l'univers tel qu'il y est présenté, dégagés de ces règles de composition, cette science de l'arrangement et du bel effet qui, dans nos chefs-d'œuvre du plein-air, ont contraint leurs auteurs à *arranger* sur leur toile le motif « qui fait bien », nous verrons des tableaux comme jamais on n'en vit encore.

L'étude de la nature, saisie sur le vif dans des

aspects instantanés renouvellera profondément l'art pictural. Ce sera véritablement une renaissance dans le sens le plus complet du mot.

Aux comédiens qui s'en servent encore en tâtonnant, le « ciné » ne rendra pas de services moins importants. Grâce à ce miroir qui reproduit l'image dans sa mobilité, ils pourront juger de la sincérité de leur jeu et voir ce que leurs attitudes comportent de naturel, ou au contraire de compassé. Certain artiste se rendra compte ainsi qu'il ne sait que faire de ses mains quand il est sur la scène, ou il constatera tel autre défaut tout aussi apparent. Dès lors, il lui sera facile de se corriger et de suivre ses progrès étape par étape.

Les ressources du cinéma n'intéressent pas uniquement l'avenir de l'art, mais encore celui de la science. Déjà la photographie, dans le domaine médical, a fourni des moyens ingénieux et précis d'investigation à ceux qui veulent discerner le mécanisme de la vie. La photographie de sections anatomiques a rendu de grands services, non seulement aux étudiants, mais encore à leurs maîtres, et l'idée que le docteur Doyen a réalisée, de faire certaines opérations chirurgicales devant l'objectif constitue un exemple qu'il convient de suivre.

Qui ne comprend l'intérêt que nous avons à conserver le détail de certaines grandes opérations et à les faire repasser sur l'écran comme une vivante et incomparable leçon ?

Dans tous les domaines, le film est un instrument de progrès pour la même raison : il permet d'approcher la réalité et de surprendre la vie dans ses plus intimes manifestations. Il saisit ses aspects multiples et il les restitue. Il fixe dans leur cadre exact toutes les phases de notre activité. Il rend enfin universel un fait qui ne s'est déroulé que dans un espace restreint.

Une expérience de laboratoire est très souvent susceptible d'intéresser le monde entier et l'on comprend l'intérêt que présente sa diffusion et sa vulgarisation.

Désirons-nous admirer les grands spectacles de l'univers ? Les chemins de fer et les lignes maritimes ont abrégé les distances. Ces distances, le cinéma les supprime. Le film met devant nous ce qu'il fallait aller chercher très loin. Philéas Fogg, le héros de Jules Verne effectuait le tour du monde en 80 jours. Il était philosophiquement moins habile que Xavier de Maistre, qui se contentait de voyager lui-même autour de sa chambre. Plus heureux que l'un et que l'autre, c'est tour à tour l'univers et l'humanité que nous voyons du fond d'un fauteuil, sans déplacement coûteux, pénible, sans avoir d'autre peine que celle de lire une courte légende.

Aujourd'hui, le film est l'exacte reproduction de la vie ; il en est devenu le symbole. Il est la Vie.

La vie dans tous ses détails et sans déformations, voilà ce que le film offre, en effet, et c'est la vie, la vie toute entière que nous voulons évoquer dans ces pages afin de mieux encore justifier notre titre.

Tout ce qui retient le regard et sollicite l'esprit, mérite d'avoir sa place sur l'écran et, par conséquent, dans cette revue. Diogène prouvait le mouvement par la marche. C'est en nous intéressant aux mouvements de la vie contemporaine que nous affirmerons notre programme. Celui-ci est donc assez vaste pour que rien ne soit en dehors de notre action.

FILMOS.

A nouvelle profession, nouveau titre

Pourquoi "metteur en scène" ?

Cette dénomination est inexacte.

Il faut la remplacer par une autre. Mais laquelle ?

Le nom de metteur en scène a été pris au théâtre pour désigner le directeur de la prise de vues au cinéma. Or, le travail au cinéma est différent et le mot *metteur en scène* ne signifie rien. Est-il besoin d'insister sur ce fait qu'il n'y a pas de « scène », et qu'il faudrait au moins mettre le mot scène au pluriel pour que ce titre signifiait quelque chose de raisonnable. Il importerait vraiment de trouver un mot plus exact. Auteur, ne saurait convenir, car il y aurait confusion avec l'auteur du scénario qui est en droit de le revendiquer. Directeur est vague et prêterait également à confusion avec le rôle du directeur artistique. Producteur serait plus juste, mais se rapporterait plus précisément au rôle de l'industriel qui fait exécuter des films et les confie à un éditeur. Exécuteur serait une sinistre plaisanterie. On devrait rechercher un synonyme de *réalisateur* qui ne semble pas une dénomination très pratique, mais qui correspond à peu près à la fonction de celui qu'on nomme « metteur en scène » et que nous voudrions voir débaptiser. Nous demandons pour cela leur concours à nos lecteurs et aux intéressés eux-mêmes que nous prions de vouloir bien rechercher la dénomination à la fois exacte et élégante qui conviendrait au teneur de ce rôle important. Nous croyons, en effet, que les « metteurs en scène » ne sont pas enchantés de cette appellation qui se confond un peu avec celle de régisseur et néglige d'englober l'ensemble de leurs attributions en donnant une idée incomplète et vague de leur travail. Au moment où l'on commence, enfin, à faire connaître au public les noms de ceux qui réalisent les films, il n'est pas sans intérêt de découvrir un nom qui leur plaise à eux-mêmes et qui soit pour les spectateurs à la fois pratique et saisissant. Nous arriverons sans peine à faire adopter par tous les éditeurs une appellation qui répondrait heureusement à ce but.

Nous publierons très volontiers les lettres de nos correspondants qui apporteraient à cette définition des éléments utiles et nouveaux.

J. de R.

BRINS DE FILMS

Le film musical

Presque tous les cinémas sont pourvus d'un orchestre. Ainsi le public est charmé par les yeux et les oreilles.

Or, habituellement, les musiciens ne s'occupent pas de ce que représente le film, et le film s'accommode assez mal des airs qu'exécute l'orchestre.

Exemple : Un film très bien venu, exposait les tortures d'un peintre qui a perdu son génie par épuisement nerveux. Sa jeune maîtresse, excellente violoniste, premier prix du Conservatoire se lamente avec lui sur cette catastrophe.

Comment guérir le grand artiste ? comment lui rendre l'inspiration ? Soudainement illuminée, elle décroche son violon et joue un air, une romance simple et naïve que son amant adorait et dont elle le régalaux premiers jours de leur union.

Tandis que sur l'écran, le personnage promène l'archet sur le violon, à l'orchestre, c'est le piano qui donne l'air. Hâtons-nous de dire que le public ne s'aperçoit même pas de cette bizarrerie.

L'orchestre accompagne couramment le film d'un pot-pourri composé de morceaux empruntés à des opéras, des opéras-comiques, des opérettes. Les airs viennent au petit bonheur. Il n'est pas rare d'entendre éclater une marche militaire pendant une scène sentimentale, une valse langoureuse accompagner une scène héroïque.

Nous avons des compositeurs que la guerre laisse par trop inoccupés. Les grandes Sociétés cinématographiques ne pourraient-elles pas leur demander de mettre de la musique sur certains films dont elle ne manquerait pas d'augmenter l'attrait.

* *

L'espionnage

Les Américains aiment décidément les films d'actualité sur l'emprise allemande aux Etats-Unis. On sort à Londres un film en série que nous avons signalé, mis en scène par Flynn, chef de la Sûreté américaine, sous le titre : *Les secrets du comte Bernstorff révélés par une femme*.

LE GRAND FILM

ATTILA

Exclusivité de la Raoulfilm Location

sera présenté
prochainement

RAOULFILM LOCATION
19, rue Bergère, Paris

ON TOURNE...

Des pages...

A l'heure où la joie peut librement se manifester, après quatre années de combats sans précédents dans l'histoire du monde, notre distingué confrère, M. Dureau, directeur du « Ciné-Journal » salue, non sans émotion, ceux des nôtres que la libération du Nord vient de rendre à la grande famille nationale.

Et déjà il songe à réorganiser le marché cinématographique sur ce coin de France qui fut, en quelque sorte, comme le berceau de notre industrie, surtout en ce qui concerne son exploitation commerciale :

Il y a choses plus urgentes à faire de suite — nous dirait-on. Je ne le conteste pas, sachant que l'homme ne vit pas seulement d'idées et d'images, mais de substantiels et trop rares pommes de terre. Tâchons d'avoir le « panem » d'abord. Les « circenses » viendront ensuite, à mesure que la vie — qui arrange tout — aura détrôné le théâtre de la guerre au profit du théâtre tout court. Plus que jamais, à ceux qui auront souffert et qui se pencheront sur un labeur de rénovation sociale et de restauration industrielle, il faudra du spectacle. En refaisant de la richesse, le Nord qui aime « les jeux et les ris », redressera ses écrans lumineux avec d'autant plus de courage qu'on l'aura plus longtemps privé de toute liberté et de toute joie.

Georges DUREAU,
(Ciné-Journal.)

La question des applaudissements dans les salles de cinémas, soulevée par un écho de *l'Intransigeant* inspire à notre éminent confrère M. Nozière un filet publié dans « la Lampe Merveilleuse » de *Oui*, que nous reproduisons ci-dessous et dont nos lecteurs prendront connaissance avec intérêt.

La question des applaudissements

Un écho de *l'Intransigeant* pose la question des applaudissements.

C'est un fait : le public du cinéma n'a point pour habitude de manifester. Il est rare qu'il exprime sa joie en applaudissant. S'il lui arrive de n'être pas satisfait d'un film, il se contente le plus souvent de murmurer qu'il le trouve stupide ou ennuyeux, sans d'ailleurs paraître s'en étonner. Si vous interrogez les habitués du cinéma, vous constaterez que, le plus souvent, en s'installant devant l'écran, ils sont résignés à voir des films d'un médiocre intérêt. Mais c'est un plaisir qui coûte moins cher que le théâtre et qui n'exige pas l'ennui du déplacement : il y a des salles dans tous les quartiers.

Pourquoi les spectateurs s'abstiennent-ils de manifester ?

D'abord ils sont dans l'obscurité. Ils ne se voient pas les uns les autres comme en une salle de théâtre. Ils se sentent isolés et une manifestation individuelle suppose une absence de timidité qui est assez rare.

Des films...

Un important contrat vient d'être signé entre Mary Pickford, la célèbre étoile américaine, et la First National Film Co. La délicieuse interprète de *Madame Butterfly* s'engage, pour notre plus grand plaisir, à tourner quatre films et, pour le sien, à toucher un « cachet » de un million de dollars.

Le prochain film de Chaplin édité par Pathé sera sans doute le fameux *Shoulder Arm*, où l'on verra Charlot en soldat.

La firme italienne « Megale Film » va incessamment présenter *San Paolo*. Cette œuvre fera sensation, à en juger par le bruit qu'elle soulève avant son apparition.

Bessie Barriscale, écrit-on, est sur le point de conclure un engagement qui fera sensation et dont nous reparlerons incessamment.

Ensuite, ils ont le sentiment de ne pas récompenser ou punir les interprètes en applaudissant ou en sifflant, puisque les artistes ne sont point là, puisqu'on ne regarde que leurs images.

S'il est exact que des exploitants songent à recruter des « claqueurs » pour entraîner le public, ils feront peut-être une œuvre utile. Il est bon, en effet, que les spectateurs marquent leur approbation. Il n'est pas moins utile qu'ils montrent leur mécontentement. J'imagine que si la « claque » acclame un film qui paraît niais, la salle protestera. On arrivera ainsi à se faire une idée de ce que veut ou ne veut pas le public, car, aujourd'hui, qui peut se vanter de le savoir ?

Le directeur d'un grand établissement m'a souvent affirmé que la qualité de son programme n'a nulle influence sur ses recettes. Il est certain qu'il ne faudrait pas offrir au public des films datant de quelques années : des progrès matériels ont été réalisés, et les spectateurs y sont sensibles. Mais ils semblent ne pas choisir entre des films faits avec un soin à peu près égal.

Le jour où ils s'habitueront à applaudir un scénario digne d'intérêt et interprété avec art, à siffler une histoire niaise et jouée d'une façon conventionnelle, il y aura peut-être quelque chose de changé dans l'art cinématographique.

C'est le public qui est le maître. Quand il aura conscience de sa force, nombre de questions seront résolues — et peut-être la question du film français et de la concurrence étrangère.

NOZIÈRE.

Voici la question des applaudissements dans les salles de cinéma nettement posée. Le public décidera.

MANIVELLE.

.....et **PATHÉ** continue
la réalisation de **l'EFFORT FRANÇAIS ACTUEL**

avec une belle adaptation de la pièce d'Henry BATAILLE

LE SCANDALE

Adaptation et Mise en scène de J. DE BARONCELLI



LE FILM D'ART

PATHÉ FRÈRES, Concessionnaires

LE FILM D'ART



Quelques-uns des Derniers Succès de
L'AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE



LE GRILLON
(La Petite ZOÉ RAE)



LE DISCIPLE
(Mlle FABIENNE FABRÈGES)



LE CONTRASTE
(Miss MILDRED HARRIS)



LA COMPLICE
(Miss ELAINE HAMERSTEIN)



Miss MARIE WALCAMP dans
L'AS DE CARREAU



LE CŒUR DE MIETTE
(Miss DOROTHY PHILLIPS)

Contes du Cinéma

Histoire du chien du théâtre de prise de vues de la rue de la Tête-de-Bois

Quand Peigne vit un train passer sur sa mère, il n'en retira pas une impression particulièrement violente. Il faut avouer que c'était un train de rien du tout, presque arrêté, et qui semble toujours arrêté, tant il est poussif.

L'accident se produisit sur la ligne banlieusarde de Paris-Luxembourg à Sceaux-Robinson, juste au passage à niveau du Parc de Montsouris contre les fortifications Sud. Je dis : Sud, et c'est peut-être Sud-Ouest. D'ailleurs, cela ne tourmente personne.

Peigne vit donc ce train d'un sou écraser sa mère dont je ne sais pas le nom. Machinalement, il s'assit sur son derrière, machinalement, et non sous le coup d'une de ces émotions qu'on décrit dans les livres. Du reste, au bout d'une seconde, il n'eut plus de plaisir à être assis. Je n'ai pas dit non plus qu'il ait eu du plaisir, et même, je vous ferai remarquer, avant d'aller plus loin, que les sensations de Peigne étaient généralement peu acérées. On n'accuse pas les innocents, dit ma crémère. C'est en somme par là que j'aurais dû commencer : Peigne était un innocent, un jeune chien innocent, qui ne savait rien, qui ne pensait rien, qui ne disait rien.

Le train de Paris à Robinson n'avait pas fini de défilier que Peigne trotta déjà loin de ce passage à niveau vers quoi il s'était acheminé en compagnie de sa mère -- dont je ne sais pas le nom -- et qu'il quittait, orphelin.

Maintenant qu'on vous a présenté Peigne, vous ne serez pas surpris de savoir qu'il ne se sentait pas positivement privé de quelque chose. Si vous étiez un jeune chien de moins de trois mois, vous seriez probablement tout aussi amoral. Et le fait d'être blanc, propre, ras de poil, avec un museau propre, une petite queue manchotte, et le ventre plein, jusqu'à nouvel ordre, vous suffirait je crois.

Le matin sentait bon l'automne; le boulevard -- net et ensoleillé -- suivait le talus vert des fortifications avec une espèce de tendresse. Vraiment, on pouvait croire que le boulevard s'appuyait très tendrement contre la fortification. Les feuilles du parc mêlaient bonnement toutes sortes de jaunes d'or, de roux, de flammes chaudronnantes ou orangées, que les hommes ont accoutumés de commenter par sonnets ou ballades, car les hommes sont bêtes.

Les bêtes sont généralement moins bêtes, ou elles ne le manifestent pas aussi bêtement. Ainsi, Peigne ne faisait ni sonnets, ni ballades, étant sensible -- si insensible fut-il -- à la douceur des choses vivantes et non à leur littérature.

* *

Une rue s'offrit. S'offrit-elle réellement? La langue française était moins sournoise au temps de Ronsard. Et la maman du chien de Ronsard ne fut pas écrasée par un train,

même de banlieue. Bah! puisque l'usage est de dire que la rue s'offrit, disons que Peigne la prit, puisque c'est l'usage aussi.

La rue, pour lui, n'avait pas de nom, les maisons étaient anonymes, les pavés s'avouaient indifférents et la sérénité puérile de Peigne ne pouvait se mieux hospitaliser que dans tant d'inexistence.

Une porte s'offrit, ni plus ni moins que la rue s'était offerte, et Peigne prit la porte comme il avait pris la rue.

— C'est une usine, décréta-t-il.

Ayant ainsi décidé, il cessa d'y penser, si tant est qu'il y ait jamais pensé.

Une usine, disons-le : une usine sans cheminée, sans ronflement de machine, sans camions, sans suie et sans glapissements de contremaitre, mais avec un tas de silence. Et un piano dans le silence. Des tangos cavalcadaient sur le piano qui se pâma à la manière des tziganes de grands restaurants. Voilà une usine agréable, devant qui les hymnes ravageurs de Verhaeren se fussent trouvés tout décontenancés. Rien ne pouvait décontenancer Peigne.

Il regarda les grands murs de verre où le soleil jouait, sauf aux endroits où il y avait des trous. Ces trous firent que Peigne désira entrer. L'idée d'ouverture le hanta. Il fureta le long d'une allée bordée de buis comme le bon Dieu des Rameaux n'en bénirait pas; il grignota au passage la seule plante, si j'ose m'exprimer ainsi, qui se fut maintenue dans la contrée. Puis, comme la concierge criait sur lui, Peigne se pressa, tourna, vira, s'insinua, et il était dans l'usine.

— Ah! non, mais, dis, tu parles d'une usine...

C'est justement ce que disait un adolescent au visage pur et à l'haleine apéritivée. Il frottait contre sa salopette couleur de mauvais temps ses mains peuple couleur de ne sachons pas quoi.

Peigne, insoucieux du jugement des autres, considérait avec ses yeux personnels l'intérieur de cette usine bizarre. Quatre murs de torchis et de vitres, et un toit transparent en composaient le principal. Des toiles flottaient, là-haut, sur des cordes et des fils de fer, comme le linge dit propre dans les villes méditerranéennes. Au milieu de cette grande serre, un informe bâtis de châssis et de décors avait sans doute mission de représenter un palais. Les dalles en étaient figurées par une étoffe peinte qui faisait des plis. Des meubles anciens soulignaient la fragilité de ces splendeurs terrestres où se démenaient un jeune homme qui semblait résolu à ne pas froisser son frac, et une jeune demoiselle aux épaules et aux bras nus, moulée dans le fard, le plâtre, le blanc gras et décorées de nombreuses pierreries, dont la plus petite n'était pas fausse.

En face de ce duo, un tribunal d'enfer s'agitait. Une dame, tailleur sombre, guêtres blanches, cigarette, coiffée à la Chateaubriand, disait : « On tourne... Venez à l'appareil... Attention au cache... Electricien... Mademoiselle... Les bras, levez les bras... » et elle changeait souvent de cigarette. A côté d'elle, un individu pâle et triste, un peu vouté, caché derrière son binocle et derrière un important trépied photographique, tournait la manivelle de son appareil en grognant de passion ou de mauvaise humeur. Enfin, un projecteur -- digne des feux d'escadre que nous aimions à Toulon, à Brest, et surtout au large, ah! surtout -- un énorme projecteur de marine jetait ses ondes voraces sur le château de cartes, le monsieur en habit et la demoiselle aux bras fardés.

Si Peigne eut encore été avec sa mère, sa mère eût dit :

— Bigre!

Et peut-être eut-il répété :

— Bigre! distraitemment.

Mais, seul, Peigne ne vivait qu'en innocence. On prétend : « Aux innocents les mains pleines. » Tout ce qui suit vous prouvera que Peigne n'avait pas de mains.

Il distribua son petit regard sans critique sur la faune de cette usine, qui comportait aussi les machinistes classiques dont on croit toujours qu'on les a faits exprès comme ils sont faits, et le piano que nous avons entendu dès la porte, et le pianiste, un bas personnage ventru, avec des joues de constipé et des yeux de fonctionnaire, mais qui jetait la tête en arrière à chaque hoquet de ses ritournelles.

Le plus sale des machiniste allait mettre la main sur Peigne, quand la dame-en-chef -- celle qui disait : « Tournez... Electricien... etc... » -- l'aperçut et se récria :

— Comme il est photogénique!... A qui est ce petit chien?

— C'est un braque! murmura le pianiste, caressant encore le clavier qui jappe doucement.

La dame, qui était en train de mettre en scène un film cinématographique, flatta son nouvel hôte de la main.

— Ne nous quitte pas, disait-elle... N'aie pas peur...

Il ne songeait pas à s'en aller et, comme on pense, n'avait peur de rien.

— Tu auras un rôle... continuait la dame... et un collier avec des pierres de couleur.

Le jeune premier, qui semblait à l'aise dans son habit, comme un forçat la première fois qu'on le met aux fers, fit une moue méprisante. Cela n'arrangeait pas son visage aux pommettes faubouriennes, au nez décollé, à la moustache pauvre et douloureuse.

— Je n'aime que les chiens de chasse, bougonna-t-il de haut... Une meute...

Qui sait? Peut-être, quelque part, l'avait-on jeté aux chiens! Et de cette aventure -- ou de tout autre -- il restait fort entamé.

— Çakountala, dit le metteur en scène.

Elle faisait sa plus douce voix d'intellectuelle.

— Çakountala...

Et, elle ajouta pour la demoiselle :

— N'est-ce pas, Léinie? Il faut l'appeler Çakountala...

Léinie s'arma de son face à main.

— Ou Amfortas, corrigea la metteur en scène, fantasmag.

— Je préférerais Piroche, conclut Léinie.

L'autre rit, mais elle était affreusement déçue. Elle caressa plus mollement Peigne qui crut voir sur sa main plus de cinquante bagues. Mais il ne savait pas compter.

Ces débats autour de son nom ne le touchaient guère. Les hommes ne sont pas forcés de savoir le véritable nom des bêtes. Est-ce qu'il savait, lui, le nom de tous ces gens-là?

— Il a une bonne gueule, dit encore Léinie... Si on lui donnait à croûter?

— On n'a pas encore apporté le déjeuner, madame, gémit le pianiste.

Et il tapa sur son outil avec une rage inexplicable, qui parut donner faim à tout le monde, car tout le monde se mit à bâiller.

— Moi aussi, je croûterais, fit le jeune premier entre les dents, avec ce ton d'ordre inexorable des gens qui trop souvent n'ont pas mangé à leur faim.

— Il n'est pas midi, cria la metteur en scène, agacée.

La demie sonna dans les environs.

— Nous sommes en plein travail... en plein travail... affirma-t-elle avec une irrésistible autorité, en tapotant le petit chien qui commençait à vouloir changer d'air.

Le piano fit une valse presque brésilienne. Le projecteur de marine tressauta avec un bruit sec d'élytres précipitées. L'opérateur pinça les lèvres de la plus éloquentement façon.

— Mademoiselle, dit le jeune premier à Léinie...

Elle jeta un regard de regret sur Peigne, mais se rendit à la sèche invitation de son partenaire.

Et la metteur en scène, qui regardait cette reprise du travail avec des yeux préréphaélites, laissa négligemment tomber le chien-chien, comme un peloton de coton.

— On tourne, ordonna-t-elle, walkyrienne... vous êtes prêts?... Scène du poignard, que vous avez répétée... Electricien, électricien... Le phare... Les lampes... Toutes les lampes...

Une folie de lumière se rua dans l'atelier. De tous côtés fusèrent les feux aigus. A côté des deux acteurs, un espalier de globes flamba comme une coulée. Tous les yeux se détournèrent indistinctement de ces brutalités.

Peigne ne s'étonna pas qu'on ne fit plus attention à lui. Il s'occupait des ballons électriques et de cette aurore de féerie : quand elle atteignit son zénith, le soleil, dégoûté, se cacha derrière un nuage.

Et les personnes du cinéma se prodiguèrent en ordres, en pantomimes et en rayonnements.

— Regardez le phare, Monsieur Javert, cria la metteur en scène.

Peigne trotta sur ses pattes mollettes. Qui s'inquiétait de lui? Les machinistes s'affairaient à maintenir des écrans ou à tourmenter les grands rideaux sur leurs glissières. Le teneur de piano transformait sa faim en rinforzando voluptueux jusqu'à l'hystérie.

Peigne ne s'intéressait qu'aux lumières paroxystes de l'atelier. Il eut voulu mettre le nez dedans et lapper cette eau fulgurante. Mais toutes les lampes étaient juchées trop hautes ou entourées de trop de peuple, il fit un bond audacieux pour atteindre l'une d'elle qui flottait à vingt pieds du sol au bout d'un fil : il trébucha, tomba et se meurtrit les fesses.

— Plus vite... plus vite... un hymne... c'est un hymne d'amour... comme *Tristan*.

La metteur en scène, débordante d'inspiration, mâchonnait féroce le bec d'or de ses cigarettes. Elle jetait de ces poétiques exclamations que les acteurs n'entendaient pas. Peigne fila vers le château de toile peinte où le jeune premier et la mince demoiselle en robe du soir se bouleversaient d'amour sous les étoiles invisibles.

Une demi-douzaine de globes particulièrement intenses mettait en relief, de très près, cette scène ardente. Les comédiens ne les regardaient jamais en face, car ces feux sont cruels et défoncent les yeux. Peigne, les avisant, s'en réjouit.

Avec sa discrétion normale, il vint s'asseoir devant les globes dont le plus haut n'était qu'à un mètre cinquante.

— Regardez la herse, Leinie, pria la metteur en scène.

Leinie n'entendait rien à cause du ronron du projecteur.

— Regardez la herse, Leinie, cria plus impérativement la metteur en scène.

Leinie haussa gentiment les épaules sans interrompre l'élan quasi lyrique de son jeu. Elle ne tenait pas à s'éreinter la vue.

Peigne, n'ayant reçu aucun ordre, n'avait pas de raison de faire le contraire pour établir sa volonté. Il s'installa devant les globes qu'il dévisagea tout à loisir.

Eux-mêmes semblaient le dévisager. Les quatre paires de gros yeux monstrueux et purs lançaient leurs droits regards dans les yeux ingénus du petit chien. Il était ravi.

Soudain les feux blancs devinrent verts. Ses flammes mauves se brouillèrent dans de fauves effluves. Des taches rouges, jaunes, bleues dansaient comme pluie de printemps sur les feuilles. De grands traits étincelants striaient cette cohue de couleurs. Des flambeaux surgis du néant, se multipliant, s'éteignaient, renaissaient et sautaient en avant dans une agonie échevelée. Peigne admirait de plus en plus, mais il ne savait pas où il se trouvait.

Enfin, il souffrit. Les magnificences moururent. Une nuit de poix l'entoura. De rares tisons rougeâtres y couraient encore avec des sautilllements d'insectes. Peigne était aveugle, sans en être absolument sûr et ses yeux le brûlèrent comme deux aiguilles chauffées à blanc qui lui entraient jusqu'au fond de son petit corps. Il n'aurait rien exprimé de tout cela, à aucun prix, mais il souhaitait d'être ailleurs.

Et il ne fut plus qu'un hurlement. Voyez-vous d'ici un

hurlement de Peigne? Sa gueulette ouverte au pire béait. Il n'en sortit qu'un maigre sifflement comme quand on avale une arête et que, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, on fait un pauvre susurrement, à croire que c'est l'arête qui se plaint.

Les aveugles ont des chiens. Et les chiens aveugles? Peigne ne fut pas surpris d'être tout seul au monde. Son tempérament lui en avait donné l'habitude. N'était-il pas naturel que personne ne s'occupât de lui, puisque lui ne s'était jamais occupé de personne?

Deux maritornes entrèrent dans l'atelier avec un panier d'où sortait une odeur de côtelettes, de pommes de terre frites, et trois goulots de bouteille.

A cet instant, la metteur en scène cria :

— Halte... merci... merci...

L'opérateur s'épongeait le front.

Leinie, nerveuse, trépignait :

— Je n'ai rien fait de bon... rien de bon... ah! zut, zut, zut...

Mais la metteur en scène aux anges — aux anges de Boticelli, parbleu — la consola :

— Parfaite... vous êtes parfaite... Vous êtes tous parfaits... Venez déjeuner... Vous avez été très correct, Monsieur Javert...

Le jeune premier faisait des yeux de ténor en plein *ut* au panier du bistro.

— Ah! sacré nom de Dieu, fit-il... Je la crève... je la crève...

— A table, cria la metteur en scène, pendant qu'on déballait les provisions sur une table étroite.

Tout le monde se précipita, sauf le pianiste qui joua plus impétueusement, pour bien montrer que son art passait avant quoi que ce soit. On éteignit les lampes.

Peigne se cogna à la table. Un coup de pied de machiniste l'envoya à la sortie.

— Je voudrais un peu de frites encore, demandait Javert timidement.

Leinie protestait :

— Tout ce qu'on veut, mais manger froid... ah! la la... froid et trop cuit...

Peigne se retrouva dans l'allée et dans la rue. Il ferma sa bouche, continua de ne penser à rien, s'en alla. Je ne l'ai pas suivi.

Le soleil était redevenu charmant.

LOUIS DELLUC.

Une erreur typographique nous a fait omettre dans la publicité de notre numéro spécial le nom de M. Ferdinand R. LOUP, 8, rue Saint-Augustin, Paris, Concessionnaire exclusif de la CINÈS, de Rome, et de la MEDUSA-FILMS. Nous nous en excusons auprès de nos Lecteurs et nous prions M. LOUP de trouver ici l'expression de nos regrets.

Votre soirée la meilleure et la pire au Cinéma

De M. Daniel Riche, l'éminent homme de lettres nous recevons, avec un retard imputable seulement aux transports de M. Claveille, cette réponse qui clôture notre enquête.

A vraiment parler dans ma vie cinématographique, déjà longue, je n'ai pas eu une soirée de grande joie et de grande émotion, mais des soirées de vif plaisir. Le développement progressif de cet art nouveau qui, jusqu'à ce jour, a marché par étape rapide, modifiant toutes les fois profondément la manière de faire du passé, m'a donné à chaque évolution nouvelle la vision d'un film dont la beauté me paraissait définitive et qui pourtant, revue à peine deux ans plus tard, me semblait bien démodée. En ces conditions il ne faut, à mon avis, citer nul film, me penserais-je demain de *Forfaiture*, de *Mater Dolorosa*, de *Monte-Cristo*, qui me semblent aujourd'hui très bien.

Quant à ma plus grande souffrance cinématographique, elle a été souvent renouvelée et je l'ai encore présente à mon esprit, bien qu'elle remonte à mes débuts. A cette époque, à la maison Pathé, il y avait chaque semaine — le mardi je crois — la présentation des travaux de la semaine précédente, car à cette époque on abattait sa bande en deux ou trois jours. Dans une petite salle de l'usine de Vincennes, très modeste à l'époque, devant tout le personnel assemblé : employés, ouvriers et ouvrières, les bandes défilaient et M. Zecca, mon initiateur et mon professeur en cinématographie, qui était le directeur artistique de la maison avec sa très grande compétence d'un mot juste, mais souvent mordant qui faisait rire toute la réunion, critiquait une scène, jugeait un scénario. Jamais, jamais, je n'ai éprouvé, dans la suite de ma carrière, si grand trouble et si grand ennui qu'à cette réunion de présentation où les louanges et les critiques se mêlaient en une salade abominablement désagréable.

Daniel RICHE.

La Production en Angleterre

Le piège. — Adam Bede.
L'invasion de la Grande-Bretagne.
La vie de Lloyd George.

Le piège (The Snare). — Cette histoire séduisante tirée sur le vif nous dépeint une aristocratie décadente et sans fortune.

Frank Armstrong le fils d'un braconnier fait fortune aux colonies, il revient en Angleterre et épouse la fille de Lord Marston. Il ne lui faut pas longtemps pour découvrir que son beau-père a pour ainsi dire vendu sa fille pour liquider les hypothèques qui grèvent ses propriétés, que son beau-frère contrefait sa signature, et que sa femme n'est pas aussi vertueuse qu'il le croyait. Ayant démasqué toute la famille il se décide à partir pour l'étranger, mais sa femme se repent et une réconciliation s'effectue.

Adam Bede (1.600 mètres environ). — La Cie International Exclusives a fait d'un bon livre un bon film. *Adam Bede* est une adaptation du roman connu de George Elliot. Les principaux rôles sont interprétés à merveille par Bransby Williams et Ivy Close.

Le châtelain invite ses métayers à se rendre à la fête pour célébrer la majorité de son petit fils Arthur Donnithorne. Parmi les invités Adam Bede, contremaître charpentier, le fermier Poyser et sa nièce Hetty Sorel qu'Adam se propose d'épouser un jour. Hetty conçoit une vive sympathie pour le petit fils du châtelain et éventuellement ils se donnent rendez-vous dans les bois de Donnithorne.

Adam les surprend un soir et oblige Donnithorne à écrire une lettre dans laquelle il renonce à Hetty Sorel. Il remet la lettre à Hetty, bien loin de se douter qu'il est trop tard. Il s'efface de sa vie pour un laps de temps.

Hetty sur le point de devenir mère, se décide à retrouver Donnithorne, elle se l'imagine, est encore en Angleterre. Ses recherches n'ont aucun résultat. Eventuellement elle prend un logement chez la veuve Stone où l'idée lui vient de se débarrasser de son enfant. Elle l'abandonne près d'un arbre. Un paysan fait courir le bruit qu'elle a noyé son enfant. Elle est arrêtée et condamnée à mort. Le jour de l'exécution arrive, son enfant est retrouvé grâce aux efforts de Donnithorne revenu de la guerre. Le bonheur renaît pour Donnithorne et Hetty ainsi que pour Adam Bede qui épouse Dinah Morris, cousine de Hetty.

L'invasion de la Grande-Bretagne (Longueur 1.850 mètres). — Deux pellicules de propagande d'une nouveauté sensationnelle vont sous peu être projetés sur l'écran sous les auspices du Gouvernement. L'une d'elles, the National Film représente ce qu'aurait pu être une invasion de ce pays par l'ennemi. Des milliers de soldats allemands y figurent mais la discrétion s'impose actuellement sur les autres péripéties.

La vie de Lloyd George. — La vie de Lloyd George a été minutieusement reconstruite par Sir Sidney Low, Professeur d'histoire de l'Université de Londres. L'existence d'un homme dont les débuts furent modestes et qui a réussi à s'élever au plus haut sommet accessible à un citoyen du Royaume-Uni. Une carrière aussi exceptionnelle ne peut manquer de soulever un intérêt considérable.

LESTERLIN.

Exclusivité

Nous apprenons que ce sont les Etablissements L. van Goitsenhoven, qui viennent de se rendre acquéreurs pour la France, l'Italie, la Suisse et la Belgique, du merveilleux film *Les Sirènes de la Mer*, qui obtient en ce moment en Amérique un succès formidable.

Cette grandiose féerie exécutée avec un luxe inouï de mise en scène, dans un décor naturel de roches imposantes, au bord de l'Océan Pacifique, est jouée par un essaim de très jolies femmes, toutes nageuses incomparables, en tête desquelles figurent Miss Louise Lovely et Carmen Meyer.

Voilà un film qui certainement fera sensation à Paris.

LES FILMS QUI NAISSENT

Ceux que mes yeux ont vu...

Trois drames, une fantaisie-bouffe et une ingénieuse comédie ont particulièrement retenu mon attention.

Ames de Fous (1^{er} et 2^e épisodes).

Ames de Fous est un drame noir et très romanesque. Nous y voyons un château hanté, une jeune fille idéale, un traître, une femme fatale et un jeune ingénieur plein de science et de bons sentiments.

S'il est vrai qu'il existe une loi de nature qui veut que le bien attire le bien, la jeune fille idéale devrait épouser le bon jeune homme. Il n'en est rien, Mlle de Sombreuse belle et pure comme un lys sera la femme légitime du traître et méchant jeune homme et la sombre légende revivra une fois de plus, néfaste aux filles de Sombreuse.

L'action est engagée. Nous pouvons prévoir qu'elle sera dramatique, abondante en épisodes pittoresques. Déjà nous avons vu couler des rivières de diamants et de perles, tomber des pierres croûlantes du vieux château hanté, apparaître une chouette sur une corniche en ruines. Et nous en verrons bien d'autres !... Le cinéma peut tout, même faire sortir vivants les portraits de leurs cadres. C'est ainsi que l'aïeule de Sombreuse s'est détachée du panneau où elle était figée depuis cent trente ans pour venir réclamer son cœur à son mauvais époux.

Et il faut reconnaître que c'est là une nouveauté, même au cinéma et qui produit grand effet. Il y a de quoi !

Attendons la suite. Elle ne nous décevra pas. Nous y reverrons Eve Francis, la belle marquise de Sombreuse parée à souhait. Eve Francis, la fine et spirituelle interprète de Paul Claudal, l'artiste sensible entre toutes, la noble Sygne de l'*Otage* devenue la femme fatale d'*Ames de Fous*, et y réussissant !

Ainsi va la vie littéraire et cinématographique....

**Le Chemin du Pardon**

Encore un drame. Celui-ci se passe dans la romanesque Amérique. Là aussi, il y a le méchant jeune homme, mais qui devient vite un brillant inventeur et qui vend cinquante mille dollars son brevet d'invention. Ce qui lui permet de racheter ses fautes et la maison paternelle. La fortune lui permet encore de donner à sa vieille mère réfugiée dans un asile de vieillards le luxe qu'elle avait perdu par la faute de son fils prodigue.

Et ce drame d'une affabulation très simple et sans nouveauté nous émeut cependant, car il est très bien construit et joué avec sobriété par des acteurs intelligents.

Parmi ces acteurs intelligents, faut-il citer celui qui tient un des premiers rôles, ce chien-colley de pure race et

dont le flair aide le fils prodigue à retrouver le chemin du pardon? Ce ne serait que justice. Il faudra bien un jour parler des bêtes au cinéma et des rôles importants qu'on leur y fait tenir. Ils sont nombreux ces chiens à l'instinct si développé qu'il fait croire à de l'intelligence et dont on dit communément qu'« il ne leur manque que la parole ». Or au cinéma, la parole est inutile....

**Le Sacrifice de Zita la Bohémienne**

Dans *Le Sacrifice de Zita la Bohémienne*, c'est un serpent qui nous surprend, un serpent caché dans une gerbe de roses et qui au bon moment apparaît pour troubler les épanchements des amoureux, piquer l'amoureuse à la nuque et l'amoureux à la gorge. Et nous voyons avec horreur le dard entrer dans les chairs. Il y a des spectatrices qui crient d'épouvante.

Voilà un serpent dressé! Encore un grand premier rôle.

L'incendie d'un camp de bohémiens au bord d'un lac donne lieu à de beaux effets de lumière dans la nuit.

**Bidoche et Filochard chez les Cow-Boys**

Faut-il l'avouer? j'ai un faible pour les cow-boys. Mais jusqu'à ces derniers jours je n'avais jamais vu dans le Far West que des drames et des courses avec crinières au vent. Cette fois c'est une histoire comique qui se déroule dans le fameux bar que nous connaissons où des hommes boivent et fument en grand chapeau mou et cravate lâche, tandis que des filles dansent des tangos échevelés.

Bidoche est le joyeux cavalier de l'une d'elles. Mais voici Filochard son rival, Filochard jaloux qui se venge d'une façon très simple : en assénant un formidable coup de maillet sur la tête du buveur. Bidoche tombe le nez dans son verre pour ne plus se relever. On transporte son corps dans la glacière où l'on met rafraîchir les boissons.

Pendant ce temps, Filochard fuit à toutes jambes de son cheval sauvage. Mais il est pourtant rattrapé, après la course que vous devinez. On le ramène au village, on va le pendre. Au Far West, on dit le « lyncher ». Déjà il a la corde au cou. Permettez que je dise deux mots avant de mourir, implore-t-il?

Ces deux mots sont un long discours, le récit de sa vie et

des méchants tours que lui joua Bidoche. Récit animé et d'un comique irrésistible où il est prouvé que Bidoche est vraiment un vilain camarade qui a pris la femme de son ami le jour même de ses nocces !

Peu à peu, à mesure que le récit se poursuit, l'exécuteur des hautes œuvres desserre le nœud coulant. A ce moment Bidoche apparaît. Il n'était pas mort. Il est seulement atteint d'un rhume de cerveau contracté dans la glace d'où il sort. Il s'ébroue, se frictionne et finalement saute dans les bras de son assassin qui lui donne une chaude accolade. Bidoche et Filochard s'en vont boire un grog réconfortant.

**Jamais content**

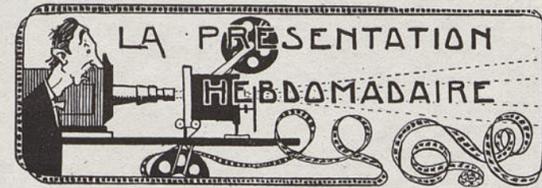
Jamais content est une fine comédie qui fut certainement écrite par un homme d'esprit et un délicat psychologue.

Voici une famille heureuse : le père, la mère, le fils, la fille et le fiancé de celle-ci. Une grande fortune contribue à assurer ce bonheur.

Mais il y a un oncle, Pas Content, qui s'est retiré dans une pension de vieillards où on lui porte mille gâteries. Ce n'est pas assez, un jour on l'amène au sein de la famille. L'éternel mécontent qu'il est se plaint de tout et de tous. Mieux il s'acharne à désunir sa famille unie. Il fait rompre les fiançailles de la fille, rend la mère jalouse, fait réprimander le fils. Puis, une nuit, retourne clandestinement dans sa pension après avoir épinglé sur son oreiller une épître à l'adresse de ses bienfaiteurs où il marque une fois de plus son mécontentement.

A peine est-il parti que le bon ordre se rétablit dans la famille heureuse.

Louise FAURE-FAVIER.



Lundi 28 Octobre, au Gaumont-Théâtre à 10 h. du matin

COMPTOIR-CINÉ-LOCATION GAUMONT

Livable le 29 Novembre

Gaumont Actualités n° 44, 200 mètres.

La Mort des Pirates, « Phocéa Films, Exclusivité Gaumont, 6^e épisode : *Par le Chemin des Airs*, ciné-roman en 10 épisodes, d'après le roman de M. René Morot, affiches, photos, 625 mètres.

Petit Bob, Enfant trouvé, « Paramount Pictures, Exclusivité Gaumont », comédie dramatique, interprétée par Georges Béban, affiches, photos, 1.200 mètres.

Hyménée et Vendredi 13, « Comédies Christies, Exclusivité Gaumont », comédie comique, affiche, photos, 300 mètres.

Au Pays Landais, « Gaumont », plein-air, 95 mètres.



Lundi 28 Octobre, à Majestic à 14 heures

CINÉ LOCATION-ECLIPSE

Livable le 29 Novembre

Les Fiords de Norvège, « Eclipse », documentaire, 110 mètres.

L'Espion International, « Transatlantic », drame ; 1^{re} série des *Secrets du contre-espionnage* dévoilés par Norroy, 610 mètres.

Miss Déception, « Triangle », comédie sentimentale, interprétée par Johann Sothern, 1.500 mètres.

Bobby veut se marier, « Triangle-Keystone », comédie comique, 550 mètres environ.



Lundi 28 Octobre, à Majestic

AGENCE GÉNÉRALE CINÉMATOGRAPHIQUE

Livable le 22 Novembre

Promenade au Lac Opatong, plein-air, 145 mètres.

Courage de Femme, drame, 920 mètres environ.

La Jalousie de Frou-Frou, comique, 398 mètres env.

Loyauté, « Série Artistique A. G. C., Greater Vitagraph », comédie dramatique, interprétée par Charles Richman et Anita Stewart.

Miss Maud, orpheline de père et de mère, n'a plus pour seul soutien sur terre que son tuteur John Barclay, financier de grande envergure, deux fois plus âgé qu'elle, qui l'aime à l'adoration et dont le rêve serait d'en faire sa femme. Mais ce meneur d'hommes, ce brasseur d'affaires a des timidités d'adolescent devant l'exquise jeune fille et n'ose lui faire part de ses sentiments.

Maud s'est laissée prendre aux déclarations d'un jeune viveur, que la triste passion de l'alcool a déjà marqué de son stigmate.

John Barclay n'a pas été sans remarquer la mélancolie de Maud dont le cœur est déjà sous les griffes de la jalousie, jalousie justifiée d'ailleurs puisque le jeune Bob courtise ouvertement une coquette du nom de Lillian. Bob, sous l'empire de la boisson, ne tarde pas à manquer de retenue et à froisser Maud dans sa dignité... Et c'est le cœur meurtri, dépitée, que la jeune fille accepte de devenir l'épouse de John Barclay, mais sans le moindre sentiment d'amour.

Et Bob voyait que par sa faute, la seule femme qu'il eut

aimé s'en allait au bras d'un rival heureux, et il en conçut un violent chagrin et une farouche hostilité à l'égard de John Barclay.

Cependant, quelques jours après, des bruits singuliers se répandaient dans les clubs au sujet d'une discorde, d'une rupture existant dans le ménage Barclay.

C'était vrai. Les époux vivaient séparés, et Bob, qui avait surpris ces potins, de s'empresser auprès de la femme tant désirée... Et, certain jour, John Barclay qui n'avait pu résister au désir de voir sa femme, se rendit compte de l'assiduité du jeune Bob auprès de son épouse légitime. Il le rudoya quelque peu. Mal lui en prit, car Maud intervint entre les deux hommes, avouant à son mari son amour pour Bob. Furieux, Barclay déclara qu'il ferait rompre son mariage. Et les deux époux se séparèrent. Dans l'attente de la rupture annoncée, Maud se retire à Reno, en villégiature, éloignée de Bob auquel elle avait déclaré vouloir attendre le divorce, résolue à ne pas le trahir tant qu'elle porterait le nom de Barclay.

Mais Bob, qui poursuivait contre son rival une vengeance attisée par la jalousie et la haine, avait réussi à constituer un consortium de boursiers dans le but de ruiner le grand financier.

Une habile campagne de presse menée contre le financier n'aboutit qu'à inciter ce dernier à tenir tête aux manœuvres du syndicat de Bob Blackwell.

La lutte fut chaude et âpre, féroce même, John Barclay y engloutit toute sa fortune... et, de leur côté, les membres du syndicat Blackwell firent des emprunts pour tenir le coup. Le colonel Wood sentant la situation désespérée fit, avec sa fortune personnelle, masse avec John Barclay. C'était au plus résistant, au plus solide, au plus tenace et au plus fort de l'emporter. Mais la balance allait pencher du côté de Bob.

Ce dernier n'avait-il pas demandé à Maud de lui faire remettre par le colonel Wood, qui en avait la garde, ses deux millions de valeurs personnelles... de quoi parachever le désastre de son mari.

Aussi lorsque Bob vint dans les bureaux du colonel Wood pour retirer les valeurs, certain que Maud en avait donné l'ordre, il ne se doutait pas que le colonel avait télégraphié à Maud, pour savoir si sa volonté était bien que ses valeurs viennent ruiner son mari par un coup de bourse.

Maud, éclairée, envoya immédiatement un contre-ordre... et Bob dut se retirer complètement ruiné, sa fortune et celle de ses acolytes ayant été grossir celle du plus loyal dans la lutte : John Barclay.

Le plus loyal aussi su conquérir le cœur de Maud qui ne tarda pas à se rendre compte de quel côté se trouvait le véritable amour pur et désintéressé.

Quant au vaincu... il s'exécuta lui-même, aussi lâche dans le malheur que présomptueux dans le bonheur.

Ambroise au Collège, comique, 416 mètres environ.

L'As de Carreau, « Transatlantic », 7^e épisode : *Cœurs de Bronze*, 600 mètres environ.

* *

Mardi 29 Octobre, à 10 heures, au Palais de la Mutualité

PATHÉ

Livrable le 29 Novembre

Programme n° 48

Le Scandale, « Film d'Art », drame, interprété par Mlle Lorys et M. Escoffier, affiches, photos, 1.450 mètres.

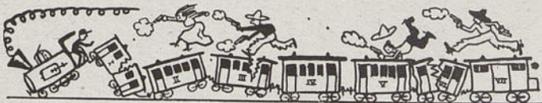
Charlie Chaplin dans « *Une Vie de Chien* », « Pathé », comique, affiches, photos, 800 mètres.

Les Apprentis marins à l'entraînement, « Ministère de la Marine », Service Cinématographique de la Marine à Paris, actualité, 150 mètres.

Excursion en Californie, « Pathécolor », plein-air, 140 mètres.

Pathé-Journal et Annales de la Guerre.

* *



Mardi 29 Octobre, à 14 heures, au Crystal-Palace

HARRY

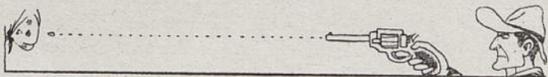
La Fille du Magistrat, drame, interprété par Mlle Lola Visconti Brignone, 850 mètres.

L'Œil secret du Sous-Marin Pirate D. 2, comique, 545 mètres.

La Femme Anglaise « fait la guerre », actualité officielle du gouvernement britannique, environ 300 mètres.

Sous le Ciel Africain, drame, 1.350 mètres.

* *



Mercredi 30 Octobre à 10 heures, à l'Aubert-Palace

ETABLISSEMENTS L. AUBERT

Livrable le 6 Décembre

Aubert-Journal, 150 mètres.

Aubert-Magazine n° 20, « Transatlantic », documentaire, 150 mètres environ.

Une Comédienne!!! Une Femme!!! « Thomas H. Ince », drame, interprété par Bessie Barriscale, drame, affiches, photos, 1.796 mètres environ.

Le Mariage de Lolotte, « L. Ko », comique, affiches, 725 mètres environ.

Top, « Aubert », comédie sentimentale en quatre actes, interprétée par Jackie Saunders.

Son nom était Alice mais tout le monde l'appelait : Top.

Elle criait les journaux soir et matin au coin de la quatrième avenue. M. James Morgan, son meilleur client, avait conquis les vives sympathies de Top par son élégante distinction, sa cordialité et surtout par ses largesses. Un soir, le père de Top, ivrogne brutal, chassa la jeune fille et Top, insouciant et mal vêtue, s'en allait au clair de lune.

En ce même temps, James Morgan, après quelques stations prolongées dans les bars des environs, rentrait chez lui aussi parfaitement ivre qu'il est possible lorsqu'il fut attaqué par trois « gentlemen » de mauvaise mine. Top, errante, reconnut son fidèle client et sans perdre un instant vole à son aide.

La mêlée est héroïque, et tous les deux reçoivent une magistrale raclée. Consciencieusement assommés et

dépouillés, ils furent transportés par les trois escarpes dans un wagon de marchandises en partance.

Le lendemain matin, James dégrisé et Top remise de ses émotions s'éveillèrent. Ils constatent avec une stupeur justifiée, qu'ils sont à quelque cent kilomètres de leurs domiciles respectifs.

Trop habituée aux pires aventures et James fêlard invétéré, mais énergique et original, décident de rester dans la petite ville Hom-Bay où leurs avatars les ont conduits.

James s'aperçoit qu'il n'a plus un dollar en poche et sans hésitation il se présente pour travailler aux travaux de remblai.

Les deux jeunes gens louent un petit cottage. James travaillera chaque jour et Top s'occupera des travaux de la maison.

Tout irait fort bien, mais le directeur de James et sa fiancée sont inquiets de sa subite disparition. Aussi envoient-ils son signalement à tous les bureaux de police et enfin renseignés, ils arrivent à Hom-Bay et pressent James d'abandonner la pauvre Top qui manque vraiment d'élégance.

James hésite à quitter l'innocente Top qui est un très bon camarade et un excellent petit cœur.

Mais la brave petite fille dissimulée, assistait à l'entretien. Elle ne veut pas être un obstacle au bonheur de son ami et le cœur bien gros de vrai chagrin, elle quitte le cottage de Hom-Bay.

Top erre à l'aventure sans son ni maille, elle va devant elle sans but, dormant à la belle étoile et mourant de faim. Après quelques jours de cette lamentable existence, un matin qu'elle émergeait à son réveil d'une meule de foin, au sein de laquelle elle avait confortablement dormi, Top fut aperçue par le sévère, honorable et richissime M. Blunt dont l'exécrable mauvaise humeur était proverbiale à cinquante mille à la ronde.

Top était si extraordinairement comique dans son invraisemblable accoutrement et ses répliques amusèrent si fort le grincheux millionnaire, que pour la première fois peut-être de toute sa vie, M. Harry Blunt eût le sourire. Il adopte Top qui lui paraît le seul remède à sa sempiternelle hypochondrie.

Deux années après, James n'avait point épousé sa fiancée. Il ne faisait plus la noce mais il pensait toujours à Top.

Toutes les recherches qu'il fit pour la retrouver restèrent vaines, lorsque le hasard le mit en présence, dans une riche propriété, d'une jolie, élégante et fort distinguée jeune fille que ce vieux daim de Blunt, souriant, aimable, à l'en-

P. à vendre. — Concert de 600 places, pouvant être agrandi dans banlieue de Paris de plus de 100.000 habitants.

Emplacement unique. Petit loyer. L'établissement est loué actuellement et l'acquéreur profiterait de suite de l'avantage de cette location.

S'il ne veut pas exploiter lui-même et continuer à louer l'établissement c'est un placement de tout repos net de 14 pour cent.

Prix demandé 75.000 francs. Comptant à débattre. Bail 16 ans

V. 120

Imprimerie L'HOIR, 26, Rue du Delta, Paris.

contre de ses habitudes, paraissait entourer de toutes les attentions. C'était Top que M. Blunt, décidément transformé, rajeuni, prétendait épouser. Une heureuse intervention de James fit comprendre à M. Blunt, rude seulement d'apparence, que ses cinquante printemps n'avaient aucun charme pour les vingt ans de sa chère protégée.

C'est ainsi que Top, la petite crieuse de journaux devint Mlle Alice et Alice... Mme James Morgan.

* *

Mercredi 30 Octobre, à 14 heures, au Palais de la Mutualité

ETABLISSEMENTS L. VAN GOITSENHOVEN

Livrable le 29 Novembre

Le Crin delateur, « Vitagraph », comique, 300 mètres.

La Locomotive emballée, « Bison », drame, 600 m.

L'Île de Capri et la Grotte d'Azur, « Mondial Film », plein air, 100 mètres environ.

* *

ANNALES DE LA GUERRE

N° 83

Dans la région de Verdun

Batterie de 75 en action vers la côte du Talon.

Convoi de prisonniers allemands et autrichiens traversant le village de Samogneux.

En Champagne

Le massif du Moronvillier.

Panorama du mont Teton.

Nauroy.

Le mont Cornillet.

Beine.

Deux faux tanks allemands.

Dans Vouziers bombardé et incendié.

Soldats atteints par les gaz.

Saint-Quentin. L'intérieur de l'église.

Dans la hâte de leur départ, les allemands ont oublié de faire sauter le monument. Toutefois des trous de mines étaient aménagés dans les piliers.

Dans Laon reconquis

M. Michaut, maire par intérim et un groupe d'officiers du bataillon de chasseurs qui est entré le premier dans la ville.

Les musiques militaires prennent place devant l'Hôtel de Ville.

Arrivée du Président de la République et du Général Mangin.

A vendre à Paris, cinéma luxueux dans un bon quartier, bonne clientèle bourgeoise, tranquille et fidèle.

Le vendeur donne les renseignements suivants :

La saison 1917-1918 de septembre à août et qui a été mauvaise à Paris de mars à août 1918 a donné 132.000 francs de recette.

Cette affaire est appelée à un bon avenir.

Prix demandé 150.000 francs, dont 80.000 fr. comptant.

Loyer 18.000 francs. Bail 15 ans.

On peut se rendre acquéreur du fonds, du terrain et de l'immeuble pour 350.000 francs dont 100.000 francs comptant. Le reste en 10 ans.

Le Gérant : A. Paty.

S.A.M. FILMS

10, Rue Saint-Lazare

PARIS

CIVILISATION

NOUVELLE ÉDITION

fait toujours

LE MAXIMUM